

a des droits superbes que nous ne lui envisions pas, et son rôle dans la presse parisienne se rapproche de ce que dans les luttes politiques on appelle la manœuvre de l'agent provocateur. Et la preuve, c'est que le Pays ne se contente pas d'annoncer qu'on arrêté à Rouen trois individus plus que soupçonnés de vouloir attenter à la vie de l'Empereur, il profite de l'occasion pour lancer une allusion perfide contre les partis et sollicite tous les amis du gouvernement et de la dynastie de veiller et de se prémunir.

C'est un singulier journal, et en passant il peut être utile de préciser ce qu'il veut en politique, car il est l'organe d'un certain groupe qu'on peut appeler le parti Cassagnac : pour la politique extérieure il demande que nous marchions à la frontière en chantant la *Marveilleuse* et le *Veillons au salut de l'Empire*, pour annexer les provinces rhénanes et la Belgique ; à l'intérieur, il désire un second coup d'Etat et une nouvelle loi de sûreté générale. Voilà leur idéal. Il est bien évident que de pareils personnages, si on les écoutait, feraient plus de tort à l'Empire que tous les partis anciens, présents et futurs.

Le vice-roi d'Egypte devait venir en France et l'on disait même qu'il comptait y contracter un nouvel emprunt ; mais il paraît que la maladie le retient à Constantinople. Cette maladie est peut-être un grand bien pour la bourse de quelques contribuables français.

Il y a eu aujourd'hui séance du Corps législatif pour la discussion de la loi sur les chemins vicinaux.

On cause toujours d'un remaniement éventuel du cabinet : on ne s'attend à rien de nouveau avant la fin de la session, mais on parle de changements qui pourraient s'accomplir dans les premiers jours d'août, et l'on va même jusqu'à dire que la fête du 15 serait signalée par un acte important du pouvoir. Je ne puis vous affirmer qu'il s'agisse d'une amnistie. Le conseil des ministres a tenu aujourd'hui sa réunion réglementaire. M. Rouher est tout à fait rétabli.

Le roi de Hanovre a, paraît-il, demandé au gouvernement l'autorisation de venir habiter la France. Il serait possible qu'il allât fixer sa résidence à Bourges.

S'il doit y avoir cet été une rencontre entre l'Empereur et le roi de Prusse, on assure que ce sera à Baden-Baden.

Haussé sur toute la ligne à la Bourse. On commence à croire que nous avons la paix jusqu'au printemps prochain.

On assure que c'est décidément à Plombières que l'Empereur ira faire une saison. Les médecins, dit-on, craignent les effets irritants des eaux de Vichy.

On dit que l'on va faire circuler ici des pétitions demandant pour les Parisiens le droit d'être leur Conseil municipal. Il est à croire que ces pétitions seraient couvertes de nombreuses signatures, mais il est certain aussi que le jour où elles se présenteraient devant le Sénat, elles seraient repoussées par la question préalable.

Hier, à eu lieu, sous la présidence de M. de Lesseps, l'assemblée des actionnaires du canal de Suez. L'honorable promoteur de la gigantesque entreprise, chaleureusement accueilli, a donné lecture de son rapport, et selon la coutume, les conclusions du rapport du président et du rapport de la commission des comptes ont été adoptées à l'unanimité. Il y a dans le rapport du président un fait qui a surtout frappé les auditeurs : c'est l'importance de transit qui se sert du canal d'eau douce et dont les chiffres augmentent chaque mois, ce qui faisait dire à M. de Lesseps, que l'entreprise aura été exécutée avec l'aide des capitaux français, mais que ce sont les Anglais qui fourniront les dividendes. Depuis la mort de Palmerston, il s'est opéré en Angleterre un revirement

complet en faveur du canal, et il est certain que les services que les Anglais en ont tirés pour l'expédition d'Abyssinie ont contribué à produire cette réaction favorable. Quant à l'état des travaux, il est tel que l'époque prévue pour l'ouverture du canal sera devancée, et M. de Lesseps a pu annoncer qu'il sera livré à la grande navigation au mois d'août 1869.

Le journal de M. Rochefort, la *Lanterne*, est le seul qui, grâce à la nouvelle loi, ait déjà paru. On en annonce pourtant plusieurs, mais en général les capitalistes n'aiment guère la presse au point de vue de la spéculation, et la nécessité d'un lourd cautionnement, avec la menace des amendes, quand on est à peu près assuré de ne pas faire ses frais, sera un obstacle à la création de nombreux journaux. En revanche, on parle de la fusion du *Siccle* et de l'*Opinion nationale* réunis sous la direction de M. Guérault. Nous croyons que la loi nouvelle profitera beaucoup plus à la presse départementale qu'à la presse parisienne que les frais généraux étouffent.

Quelques personnes prétendent que les populations normandes n'ont point fait à l'Empereur une réception aussi enthousiaste que celles de l'Orléanais et celles du Nord, lors du voyage de l'an passé.

Le prince Napoléon descendra à Vienne chez l'ambassadeur de France. Admirez du reste la naïveté de ceux qui répètent : Le prince voyage incognito.

On dit que M. de Stackelberg sera reçu dimanche en audience solennelle par l'Empereur.

La journée de dimanche prochain marquera presque officiellement la fin de la saison parisienne. C'est ce jour-là que sera couru le grand prix de Paris. Comme je suppose que vous vous y intéressez médiocrement, je ne vous dirai pas les noms des chevaux sur lesquels les sportsmen et les parieurs de tous étages fondent les plus belles espérances. Toute la question est de savoir si ce sera un Français ou un Anglais qui gagnera le prix de 100 000 fr. Après cette journée, il y aura parmi les privilégiés de la société parisienne un saute qui peut généraliser la Cour donne l'exemple.

Le *Figaro* fait des sottises. Son second rédacteur en chef, M. Wolff, remplit cinq colonnes du récit de ses dévotions et de son duel manqué avec M. A. M. Quel est cela peut-il intéresser le public ? Encore, si c'était dit d'une façon piquante et en bon français ! mais M. Wolff est prussien, je crois.

CH. CABOT.

CHRONIQUE DU JOUR.

Un bruit assez étrange s'est répandu dans le monde politique. On conte qu'il s'est rencontré dans l'Europe un prince souverain, assez original pour trouver excessif le chiffre de la liste civile voté par la représentation nationale, et pour déclarer qu'il se contenterait de la moitié de la somme allouée. Le souverain auquel on a attribué cet exemple inouï de désintéressement est le prince de Montenegro. Cette histoire, vraie ou fautive, ayant été insérée dans les journaux français, il est surprenant qu'elle n'ait donné lieu à aucun *Communiqué*, soit pour démentir le fait, soit pour l'expliquer. Il serait très-fâcheux, en effet, que cette opinion se répandît dans le public qu'un souverain peut régner à bon marché. Nous sommes à une époque où le bon marché est presque l'unique loi des transactions. Jusqu'à présent, l'industrie gouvernementale avait échappé à cette loi, et même on prisait d'autant plus un monarque, que celui-ci coûtait plus cher. Mais les idées économiques font un rapide chemin en ce temps-ci, et il suffirait de l'exemple du prince de Montenegro, pour donner à réfléchir aux princes et les porter à choisir leurs matières, comme ils ont besoin, c'est-à-dire à prix réduit. A ce

compte-là, le prince de Montenegro aurait des chances en plus d'un pays. C'est pourquo un *Communiqué* qui aurait seulement insinué que le prince est atteint de conceptions déviantes, et qu'on allait lui dépêcher le docteur Lassègue, chargé de ces sortes de constatations, eût été d'un excellent effet.

L'attention publique a été vivement préoccupée par une variante dans le texte de la réponse de l'Empereur au cardinal-archevêque de Rouen. L'Agence Havas et le *Petit Moniteur* faisaient dire au chef de l'Etat : « Ne séparons jamais l'amour de Dieu de l'amour de la patrie. » Le grand *Moniteur* construisait ainsi la phrase impériale : « Ne séparons jamais l'amour du bien de l'amour de la patrie. »

L'Agence Havas, cette fois, et le *Petit Moniteur* étaient dans le vrai, et leur version était la bonne, car hier matin le journal officiel publiait la note suivante destinée à calmer l'émotion produite. Voici sa rectification :

« Une erreur typographique s'est glissée, au *Moniteur* d'hier matin, dans le texte de la réponse de l'Empereur au discours de l'archevêque de Rouen. La première phrase du troisième alinéa doit être rétablie ainsi : « Allions donc à la foi de nos pères le sentiment du progrès, et ne séparons jamais l'amour de Dieu de l'amour de la patrie. »

Nous qui déjà les commentaires allaient leur train sur la version inexacte, le *Moniteur* y coopera-t-il court ?

Le télégraphe a signalé une note de l'*Observateur romain*, déclarant apocryphe une lettre de Monsieur le Comte de Chambord au roi de Naples ; voici la teneur de cette note :

« Nous pouvons assurer avec toute autorité que la lettre attribuée au Comte de Chambord, à l'occasion du mariage du prince de Gargan avec l'Infante d'Espagne, et publiée d'abord à Florence, puis par d'autres journaux, est entièrement fautive et apocryphe. »

Quelques nouvelles persistent à accroître le bruit d'une prochaine augmentation de notre corps d'armée à Rome. L'*Avenir national*, qui avait déjà recueilli ces rumeurs, assure que ses dernières lettres d'Italie lui permettent de les démentir de nouveau.

Les lettres du camp de Châlons constatent que les grandes manœuvres d'ensemble ont continué et que les soldats comprennent et exécutent admirablement les changements apportés, par suite des nouvelles armes, aux anciennes méthodes. Quatre manœuvres de corps d'armée ont déjà eu lieu ; huit autres, dit-on, seront exécutées jusqu'au 15 juillet, époque à laquelle les troupes actuelles doivent quitter le camp pour être remplacées par d'autres déjà désignés. Le général Leboeuf prendra le 15 juillet le commandement du camp et aura sous ses ordres, comme le général de Failly, trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie.

On lit dans le *Journal de Paris* :

« Les troupes faisant corps d'armée à Marseille et à Toulon ont été formées en deux divisions, dont la première a pris hier possession du camp qui vient d'être établi au Pas-des-Lanciers pour l'exercice au tir du nouveau fusil Chassepot. Le même exercice va se poursuivre aux camps de Lannemezan, près de Toulouse, de Saint-Médard, près de Bordeaux, et se poursuit activement à celui de Saint-Maur, près Paris. On songe à rétablir le camp de Saint-Omer, qui est tant de vogue sous la monarchie de Juillet, afin d'y exercer les troupes du corps d'armée dont le quartier général est à Lille. »

« Pour les troupes de l'Est, on a le camp de Châlons, et à Lunéville un vaste camp de manœuvres permanent pour la cavalerie. Il a été question d'en organiser un autre aux environs de Strasbourg, sur l'emplacement du camp de 1841, comman-

dé par le duc de Nemours. Mais on y a renoncé pour ne pas éveiller les susceptibilités du roi de Prusse.

« Il faudrait, dit la *Presse*, remonter le cours des âges pour trouver autant de camps qu'il en existe aujourd'hui ; il y en a aux quatre points cardinaux. A la fin de la saison, nos soldats devront être experts dans le maniement du nouveau fusil. »

On annonce la publication prochaine à Bruxelles d'un manifeste guennier, sous ce titre : « HYPOTHÈSE D'UNE CAMPAGNE SUR LE RHIN. L'auteur est le prince Pierre Bonaparte. A été de ce mot de maréchal Ney : »

« Le plus mauvais parti est celui de n'en prendre aucun, qu'il applique au gouvernement français, M. Pie IX Bonaparte pousse l'Empereur à marcher sur le Rhin et à déclarer la guerre. »

« Le Rhin, dit-il, n'en déplaie à ceux qui contiennent les décrets patentes de la Providence, n'est-il pas la grande ligne de démarcation entre deux peuples sans égaux ? La date funèbre du 18 juin 1815 n'est pas un vain chiffre. La France ne peut rester sous le coup d'une défaite aggravée par les récents succès de nos rivaux. Elle se doit de faire disparaître à jamais au dernier vestige de la coalition et de l'invasion. Le droit est pour elle un droit national, imprescriptible, acclamé. Elle trompera, et le résultat inévitable de son retour offensif sera la rectification équitable de nos frontières. »

L'exposition maritime internationale du Havre a été solennellement inaugurée le lundi 1^{er} juin. Elle restera ouverte jusqu'au 31 octobre inclusivement. La cérémonie a été présidée par M. Ozénius, conseiller d'Etat, directeur du commerce extérieur, délégué par M. le ministre du commerce, de l'agriculture et des travaux publics, assisté de M. Dumoustier, chef de division au même ministère.

Madame veuve Théodoros vient de mourir de consommation au camp anglais. C'était la fille de Ras-Ouï, prince du Tigré, que son futur gendre avait dépossédé de son trône. Depuis qu'elle était prisonnière, elle n'avait pas cessé de pleurer.

Le gouvernement russe se propose, dit-on, de décréter, à partir de l'automne prochain, la liberté des théâtres... La Fayette n'a-t-il pas dit que la Liberté ferait le tour du monde ?

Décidément, M. Sainte-Beuve devient non seulement un homme populaire, mais encore un homme bien en cour. Il a accepté les ovations que lui fait la jeunesse des écoles ; il ne désigne pas non plus la visite des grands. On assure que le prince Napoléon est allé lui même offrir le critique du lundi, et qu'il a félicité au sujet de certains discours sur lequel nous n'avons pas à revenir. M. Sainte-Beuve est donc, à l'heure qu'il est, un des pasteurs satisfaits de la libre-pensée, et son diocèse, comme il le dit, ne saurait manquer de lui voter une croix d'honneur.

Pour finir, un trait de Pie IX raconté par la *Semaine religieuse* :

Un matin, Pie IX parcourait une des salles du Vatican ; le Saint-Père était seul. Il aperçut un jeune homme en contemplation, je devrais dire en extase, devant une admirable fresque du divin Raphaël. Le Pape se garda bien d'interrompre le visiteur, mais quand celui-ci tourna la tête, il aperçut un vieillard en robe blanche qui le regardait en souriant d'un sourire intelligent et doux. Pie IX avait deviné une âme d'artiste : « Vous êtes peintre, mon enfant ? — Oui, Saint-Père. — Vous êtes venu à Rome pour étudier ? — Oui, Saint-Père. — Vous êtes sans doute élève de l'Académie de peinture ? — Hélas, non ! — Alors, vous avez un professeur ? Non, Saint-Père, je suis trop pauvre, j'étudie seul, et Raphaël est mon maître. — Eh

bien ! mon enfant, entrez à l'Académie ; voulez-vous, je paierai votre trousseau ? — Oh ! Saint-Père... — Ne me remerciez pas. — Votre Sainteté ignore... que... Parlez, dit Pie IX avec bonté. — Je suis protestant. — Oh ! oh ! fit en souriant le Pape, cela ne regarde pas à l'Académie. — Georges Johnson a, depuis ce jour, sa pension à l'Académie payée par le souverain Pontife.

Que pensez-vous de l'intolérance du chef de la religion catholique ? Pour la chronique du jour : A. DORVILLE.

CHRONIQUE LOCALE

Nous apprenons qu'à la suite de la discussion qui vient d'avoir lieu au Corps législatif sur la question économique, les Chambres consultatives et de commerce de Roubaix, Tourcoing et Lille ont voté des remercîments à MM. Jules Brème, Kolb-Bernard, Thiers, et Pouyer-Quertier.

Monsieur l'Archevêque de Cambrai arrivera à Roubaix, le vendredi 12 courant. Le 9 héméméin, à trois heures, Sa Grandeur benira la crèche de l'Asile de branchepenne.

Le dimanche 14, Monsieur présidera la procession générale du Saint-Sacrement.

La matinée musicale offerte lundi par la *Grande Harmonie* à ses membres honoraires, a été un véritable succès pour notre première société musicale. Les plus exigeants ont été satisfaits.

Les morceaux d'ensemble, et principalement *Marco-Spada*, nous ont paru par la fin de leur exécution, que si notre musique devait aborder un concours, elle s'y montrerait digne de sa légitime réputation.

La *Lyre roubaixienne* progresse toujours. Nous apprenons que cette société doit se rendre prochainement au concours de Senlis et nous pouvons certifier à l'avance que, si elle de nous revient, que si elle nous satisfait, elle sera du moins très satisfaisante.

Nous nous permettons cependant de recommander aux premiers tenors plus de douceur dans les notes élevées et aux seconds, plus de voix, sans cependant diminuer.

M. Siamar est un instrumentiste accompli ; il sait tirer de son bombardon des sons de flûte ; mais pour quoi y a-t-il toujours, au commencement de chaque phrase, un malheureux *accroc* ? Il serait certainement facile de corriger cela.

Le sextuor pour hautbois et 2 basses est ravissant, comme musique, et magnifique d'exécution. Nous félicitons MM. Barrez, Croquez, Hoffmann, Preux, Desbouts et Carrez ; ils ont été les héros de cette fête musicale et nous espérons bien les entendre de nouveau avant qu'il soit longtemps. — MUCKAUSA.

Hier après-midi, un enfant de cinq ans, qui sortait de l'asile de Blanchemaison, voulut monter derrière une voiture, mais il fut renversé et très-dangereusement blessé. Quand on l'a relevé, il donnait à peine signe de vie. Transporté à l'hôpital, il y est mort cette après-midi.

Le domestique d'un messager de Lille le nommé Cyprien Carlier, a été écarté, entre Mouscron et Tourcoing, la victime d'un malheureux accident. Ayant voulu descendre de sa voiture tandis qu'elle était en mouvement, il perdit pied et tomba sous les roues qui lui passèrent sur le corps. Malgré les soins qui lui ont été immédiatement prodigués, son état est désespéré. Il a reçu les derniers sacrements. Il est âgé de 40 ans.

Ce matin vers six heures, le nommé Delbarre, manœuvre à Marquain-Barcel, a été trouvé pendu dans son domicile.

attuserons bien ce soir. Il me semble que je vois déjà votre femme attendrie, écoutant, les larmes aux yeux, les souhaits de bonheur de ses chers enfants. Constance doit lui réciter une jolie pièce de vers, je le sais.

— Non, dame Valkiers, répondit le notaire, ce n'est pas de cela que je viens vous entretenir. Pour la fête de ma femme je vous ai invités avant-hier à l'honneur de votre présence. C'est une autre affaire, une affaire très-importante qui m'amène ici.

— J'espère, mes amis, que vous ne doutez pas du profond intérêt que toute ma famille vous porte, à vous et à vos enfants ; vous ne refuserez donc pas de croire que l'idée dont j'ai à vous entretenir nous a été inspirée par le désir de vous voir heureux. Permettez-moi de vous parler à cœur ouvert : vous m'en avez dit assez pour me laisser deviner que vous manquez encore, pour le moment, des moyens d'assurer le bonheur et l'avenir de votre fils. Nous savons qu'Adolphe est mélancolique et souffre secrètement de se voir haï, persécuté et calomnié par M. Heuvels.

— Merci de votre généreuse amitié pour Adolphe, murmura la femme Valkiers, touchée de cet éloge de son fils.

Le notaire ne fit pas attention à cette interruption, et reprit :

« Depuis quelque temps déjà, nous en parlons entre nous à la maison. C'est surtout Constance et sa mère qui déplorent qu'Adolphe doive perdre son temps, son avenir dans un village, où il est obligé de courber la tête sous l'inimitié de M. Heuvels ; tandis que, dans une grande ville, il tendrait assurément le succès et la

fortune. Voyez-vous, mes amis, je viens, à l'instigation de ma femme, vous offrir l'argent nécessaire à l'établissement d'Adolphe dans une ville importante en qualité de docteur, comme son grand mérite lui en donne le droit.

— Ah ! c'est trop de bonté, monsieur ! s'écria la mère presque folle de joie.

— Vous serez assez obligé pour nous prêter l'argent nécessaire ? demanda à son tour le grand père. C'est une offre généreuse pour laquelle nous vous remercions profondément et reconnaissants.

Le notaire parut charmé de l'impression favorable de ses paroles ; il poursuivit avec plus de confiance et le sourire aux lèvres : — Mes bons amis, vous vous méprenez, du moins en partie, sur mes intentions. Laissez-moi continuer, je vous prie. D'est moi, ne trouvez-vous pas que M. Constance est une bonne fille, aimable et toujours gaie ?

— Certes, Constance est une bonne et aimable enfant, répondit la veuve ; je l'aime beaucoup et je lui sais bon gré du vif intérêt qu'elle prend au succès d'Adolphe. Et vous, grand-père, vous l'aimez bien aussi, n'est-ce pas ?

Le vieillard ne parut pas avoir entendu cette question ; ses yeux étaient fixés obstinément sur le notaire, et il paraissait absorbé dans une pensée sérieuse.

— Vous n'aurez probablement pas remarqué, mes amis, reprit le notaire, que, depuis quelque temps, une sorte de confiance familière s'est établie entre Adolphe et Constance. Peut-être n'y verrez-vous rien d'étonnant, puisque, depuis leur enfance, ils ont toujours été compagnons de jeux, et bons amis.

La veuve qui présentait enfin le but de

cette conversation, se leva tout émue. Cette nouvelle la prenait à l'improviste ; la surprise de l'esprit brillait dans ses yeux ; et elle murmura d'une voix à peine intelligible :

— En effet, Adolphe et Constance ont un très-vif attachement l'un pour l'autre, je l'ai remarqué depuis longtemps.

— En causant avec ma femme de la position d'Adolphe, nous avons révoqué de vous offrir le prêt de l'argent nécessaire ; mais j'ai été retenu par la crainte que cette offre ne vienne froisser et refroidir une amitié à laquelle nous attachons un si haut prix. Ma femme, qui vous porte une affection sans bornes, songea alors à nouer entre nos deux familles des liens indissolubles, afin d'acquiescer le droit de faire un grand sacrifice pour le bonheur d'Adolphe, sans vous inspirer d'autre sentiment que notre égard que l'amitié réciproque qui doit régner entre les membres d'une même famille. Vous comprenez maintenant le motif de ma visite ?

Pendant que les deux vieilles gens le regardaient avec stupeur et il semblait demander une explication plus complète, il continua :

— Constance est l'aînée de mes enfants. Par amour pour elle, et afin de permettre à Adolphe de s'établir en ville, je lui donnerai, pour commencer, une dot de vingt mille francs... Bah ! tant pis, le motif est lâche, je dirai tout. Nous vous proposons de marier Adolphe avec Constance, et d'assurer ainsi pour toujours le bonheur de nos deux enfants. Que dites-vous de cela ?

La veuve était si émue, qu'elle avait à peine la force de parler. Elle prit en trem-

blant la main du notaire et begaya quelques mots d'où l'on pouvait conclure non seulement qu'elle acceptait du fond du cœur sa proposition, mais aussi qu'elle était pleine d'admiration pour la noblesse et la générosité de ceux qui en avaient eu l'idée.

— Ainsi, dame Valkiers, vous consentez à ce mariage ? demanda le notaire.

— Ah ! je ne sais comment exprimer ma reconnaissance, s'écria-t-elle. Il faut que votre affection pour nous soit bien grande pour qu'elle vous inspire l'idée de combler ainsi mon fils de bonheur. Il ne vous suffirait pas de lui offrir votre bourse, et d'assurer son avenir dans le monde, vous lui donnez encore pour femme votre plus cher enfant, afin de vous l'attacher, lui et nous en même temps, par un lien indissoluble. Que Dieu vous récompense, monsieur, pour cette noble pensée.

— Et vous croyez qu'Adolphe acceptera ma proposition ?

— Avec joie, avec transport, monsieur ! Lui qui aime tant Constance ! N'en doutez pas.

— Je ne crois pas que Constance sache quelque chose de mon projet, dit le notaire.

HENRI CONSCIENCE.

La suite au prochain numéro.

L'AMOUR.

L'oiseau dit à la fleur : « J'aime ta douce haleine ! »
L'océan mollement vient mourir à ses bords ;
L'océe darde ses feux éclatants sur la plaine ;
La brise porte au ciel de sublimes accords.

L'étoile dit au soir de ravissants mystères ;
La montgne palpite aux souffles de l'éte ;
Riche de sa blancheur, aux vallons solitaires,
Le lis étale en paix sa royale beauté !

Tout est frémissements dans la nature immense !
L'air est plein de rayons, et les bois de concert !
La nuit finit le chant que l'aurore commence ;
C'est un hymne sans fin au Dieu de l'univers !

Et les anges ravis, sur la harpe éternelle,
Répètent ce grand hymne au ciel et sur la terre ;
Et les anges et les saints, en union solennelle,
Demourant confondus par le lien d'union !

L'ESPÉRANCE.

L'espérance est la fleur dont le bois se parfume,
Le flot qui pousse au port le navire égaré,
L'étoile qui sourit dans un ciel azuré
Le chant du frêle oiseau dans son doux nid de plume.

C'est le timide argu de la chasse beauté,
L'obole dans la main du pauvre qui soupire,
Le rythme harmonieux du poète en délire
Rêvant le sceptre d'or de l'immortalité !

C'est la palme promise à la valeur des braves,
Du proscrit regretté, c'est le prochain retour
Après la sombre nuit l'aurore d'un beau jour,
La douce liberté pour les peuples esclaves !

C'est la fraîche oasis dans le désert en feu,
Le berceau bien-aimé que protège une mère,
La vaine éblouissante où monte la prière,
C'est la foi, c'est l'amour, l'espérance, c'est Dieu !

LOUIS OPPEN.